



Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

26 novembre 2021

Gérald Gaudet

Me voici devant vous aujourd'hui, sous les projecteurs, moi qui ai le plus souvent travaillé dans l'ombre. Comme lecteur, comme enseignant et comme écrivain. Et cela, même s'il m'a été donné d'être coordonnateur de mon département, directeur de la revue de poésie *Estuaire*, président de la Société des écrivains de la Mauricie ou président de l'APEFC, ce regroupement des professionnels de l'enseignement de la langue et de la littérature du collégial. Être dans l'ombre, c'est une position que connaissent bien les veilleurs. On se trouve en retrait, sur le bord, entre deux mondes pour ainsi dire, à chercher des signes, écouter les rumeurs du monde, lire en fait les mouvements chargés de sens. Pour moi, qui, depuis toujours, tente de contribuer à la création d'une « histoire littéraire vivante », selon une belle expression de Gaston Miron, entre autres avec les entretiens que je mène depuis près de 40 ans avec les écrivains et écrivaines à la suite de ce grand devancier qu'a été pour moi Jean Royer qui m'a pour ainsi indiqué la voie, mais aussi par mon implication auprès de différents groupes chargés de défendre la littérature.

Vous m'accueillez aujourd'hui à l'Académie des lettres du Québec. À vrai dire je m'y trouvais déjà un peu chez moi, tout au bord, sur le seuil pour ainsi dire, à l'ombre encore une fois, puisque je connais, lis et admire la plupart de ceux et celles qui la composent, que j'en ai interviewé plus de la moitié dans l'entretien, que plusieurs, à force d'avoir été croisé.es depuis presque quarante ans dans les événements relatifs à la poésie principalement, sont devenu.es des ami.es précieux·ses. Je rejoins donc en étant ainsi accueilli des auteur.es qui m'ont fait confiance et ont toujours voulu jouer le jeu en acceptant les invitations que je leur lançais pour un colloque, un entretien, une rencontre d'écrivain.es. Aujourd'hui, l'invitation change de camp. C'est vous qui me l'adressez.

Cet accueil que vous me faites est tout de même venu au moment où je ne m'y en attendais pas. Je ne l'avais ni cherché ni surtout espéré. Je fus donc très étonné quand Jean-Paul Daoust m'a dit souhaiter présenter ma candidature. C'était un geste d'amitié vraie, de reconnaissance pour celle que nous avons développée au cours des années depuis notre travail à la revue de poésie *Estuaire* de 1984 à 1993 alors que j'en étais le directeur. Un

geste d'appréciation, j'ose l'espérer, pour tout le travail qu'il m'a vu mener en littérature dans les journaux, revues, livres, événements. Le geste de celui qui se souvient, qui n'a pas perdu la mémoire. Et en m'élisant vous avez joint votre voix à celle de Jean-Paul. Je vous remercie bien sincèrement. Et j'apporterai tout ce que je peux pour que l'Académie des lettres du Québec puisse remplir pleinement sa mission dans notre société.

La reconnaissance est si rare aujourd'hui. Reconnaître, nous dit le dictionnaire, c'est se souvenir de ce que l'on a perdu de vue, qui semblait s'être égaré dans quelques recoins sombres de la mémoire individuelle ou collective. Reconnaître c'est aussi identifier ce qui fait signe : distinguer donc une voix, un timbre, un nom, une signature. Reconnaître, nous dit encore le dictionnaire, c'est admettre : tenir pour vrai ce qui est jugé significatif. C'est constater, découvrir, éclaircir. Quand je note tous les sens de ce simple mot « reconnaître » et que je pense à cette marque de reconnaissance que vous me manifestez, je suis pris de vertige et je me dis comme Fabrice Lucchini « C'est énorme! » Comment recevoir tant de gratitude? Comment prendre moi-même conscience de tout ce que cela représente? Être reconnu élève, nous met à une certaine hauteur, mais à une hauteur que, par pudeur ou par humilité, par lucidité surtout, on ne perçoit pas, du moins jusque-là.

Cet accueil fait écho à un autre tout aussi fondateur, celui qui m'a fait rencontrer Jean Royer comme poète, journaliste et intervieweur littéraire. J'aimais chez lui ce regard sensible à la langue juste faite de nuance, de tendresse et de lumière qu'il m'a toujours semblé retrouver dans chacune de ses occupations du langage tout à la fois tourné vers lui-même, les autres et la littérature. J'ai aimé l'homme que je lisais, j'ai aimé l'homme que j'ai connu. Il m'a présenté les poètes qu'il côtoyait, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Michel Beaulieu, Claude Beausoleil, Gaston Miron bien sûr. Il m'a vite invité à faire partie du comité de rédaction de la revue *Estuaire* en sachant que même s'il ne me connaissait pas beaucoup il avait confiance en moi et me voyait comme directeur. C'est là qu'avec les Jean-Paul Daoust, Élise Turcotte et Anne-Marie Alonzo j'ai pu découvrir tout un monde qui ne m'apparaissait que dans les livres ou les entretiens que menait Jean Royer et que j'ai pu rencontrer Nicole Brossard, Denise Desautels, Louise Dupré, André Roy, Hélène Dorion, Paul Chanel Malenfant, Hugues Corriveau et tant d'autres. Je n'ai jamais perdu de vue cet idéal que nous avions alors et que je défends aujourd'hui à la revue *Les Écrits* : permettre la cohabitation des styles, des genres, des générations, des sexes, des sexualités. Le ou la plus jeune, souvent inconnu·e, pouvait côtoyer le ou la poète plus confirmé·e. Ce rêve d'inclusion, je ne l'ai jamais perdu de vue.

Aujourd'hui, alors que je propose à la lecture aux éditions Nota bene des recueils d'entretiens avec des essayistes d'abord sous le titre *Écrire, aimer, penser* (2019), puis avec des poètes principalement ensuite sous le titre cette fois de *Parlons de nuit, de fureur et de poésie* (2021) sans oublier ce livre avec et sur Nicole Brossard aux Éditions du Noroît

intitulé *Nicole Brossard : L'enthousiasme, une résistance qui dure* (2019) et que je participe au comité de rédaction de la revue *Les Écrits*, que vous connaissez bien à l'Académie, puisque, quoique indépendante, elle vous est associée de façon privilégiée ne serait-ce que par l'histoire qui est la sienne, je tiens à cet idéal d'inclusion.

C'est bien l'un des écrivains de mes admirations, Victor-Lévy Beaulieu, qui m'avait tracé la route. Lui, l'homme de la démesure, l'écrivain capable de toutes les outrances et de toutes les beautés, lui, l'écrivain de la fureur, lui, le génie de la curiosité avait dit un jour, ce ne pouvait qu'être lui qui le dise : ce qui importe pour un écrivain, c'est d'avoir un projet si vaste qu'il devient impossible de le perdre de vue.

Je n'accepte pas que le monde soit petit, étroit, restreint, je veux de la hauteur, de l'immensité. Et les écrivaines et écrivains que je rencontre dans l'entretien ou dans une revue littéraire agrandissent le monde, le rendent plus humains, plus surprenants en le pensant, en le décrivant et en l'imaginant. Je ne pourrai jamais renoncer au bonheur de les retrouver dans l'intimité de la rencontre.

Du plus loin que je me souviens, je me suis posé des questions. Je me suis demandé pourquoi et comment, je me le demande encore aujourd'hui. Pourquoi les choses sont-elles comme ceci et non comme cela? Pourquoi et comment les sociétés fonctionnent-elles ainsi? Qu'en est-il des mouvements du désir, des changements de mentalités, des pentes de nos rêveries les plus intimes, des soubresauts de l'histoire et de la conscience, des deuils de la transcendance, des reculs de la démocratie, même chez nos voisins du Sud? Qu'en est-il du choc des civilisations?

Dans *Mythes et sociétés des Amériques* (Québec Amérique, 2007) que vous avez dirigé avec Gérard Bouchard, Bernard Andrès, vous partagiez cette préoccupation puisque, comme vous l'écriviez dans votre préface et comme le titre d'ailleurs le dit, vous vouliez situer la société québécoise dans son « américanité » sans pour autant, écriviez-vous, « négliger ses continuités et proximités européennes, en particulier françaises ». Et pour ce faire, vous vous êtes, vous, intéressé aux mythes. Vous conceviez le mythe comme « un mode symbolique d'appréhension du réel, qui permet à une collectivité de justifier son parcours en lui imputant une origine et une destination (voire une destinée) continentales ». Et vos travaux qui font de vous un véritable archéologue de notre histoire et de notre imaginaire nous seront précieux si nous nous nous donnons la peine de les lire vraiment. J'aime cette hauteur de vue que vous avez.

Il y a plusieurs années, alors que j'étais président de l'APEFC, j'étais obsédé par une question, qui avait donné lieu à plusieurs colloques. Cette question : « Peut-on parler de la littérature québécoise autrement? » Elle en laissait entendre une autre : « Peut-on sortir de cette question identitaire qui avait marqué la société québécoise et surdéterminé les études qu'on faisait de sa littérature? » On parlait de dépossession, d'un sentiment d'étrangeté, d'un « âge de la parole » et d'une volonté de fonder le territoire en le reconquérant.

Aujourd'hui, alors que, sous la pression des femmes, des transfuges de classe, des mouvances queers, des peuples autochtones, des populations migrantes, entre autres, nous remettons de plus en plus en question le Grand récit national, donc nos mythes fondateurs, nous nous rendons bien compte, notamment, avec Pierre Nepveu dans *Intérieurs du Nouveau monde, Essais sur les littératures du Québec et des Amériques* (Boréal, 1998) et *L'écologie du réel, Mort et Naissance de la littérature québécoise contemporaine* (Boréal, 1988), Nicholas Dawson dans *Désormais, ma demeure* (Triptyque, 2021) et Dalie Giroux dans *L'œil du maître, Figures de l'imaginaire colonial québécois* (Mémoire d'encrier, 2020) qu'il y a des mouvements de notre imaginaire collectif que nous avons refoulés, qu'il nous faudrait prendre en charge et secouer pour qu'ils puissent davantage nous informer sur ce que nous n'avons su ou pu voir. Ces recherches et ces pensées qui s'agitent et remettent en cause nos repères me semblent absolument stimulantes. Et je suis persuadé que les écrivains et écrivaines, quelle que soit leur pratique d'écriture, y contribuent déjà largement en ces temps qu'on veut postquébécois ou même postcoloniaux. Et c'est pourquoi je ne me lasserai jamais de les rencontrer dans l'entretien pour cette « histoire littéraire vivante » qu'il m'importe de proposer à l'attention de tout lecteur et toute lectrice qui veut saisir les mutations de la sensibilité et des imaginaires.

Octavio Paz, dans *Le labyrinthe de la solitude* suivi de *Critique de la pyramide* (Gallimard, 1972) notamment, avait perçu lui aussi dans le Mexique contemporain les mythes toujours agissants de ce qu'il appelait « un autre Mexique ». Cet « autre Mexique », selon ses mots, serait un « complexe d'attitudes et de structures inconscientes qui, loin d'être les survivances d'un monde éteint, sont les éléments vivants constitutifs de notre culture contemporaine. » Cet autre Mexique « submergé et refoulé », plus ou moins imprécis, renverrait dans les mots d'Octavio Paz à cette réalité « que forment les croyances, fragments de croyances, images et concepts que l'histoire dépose dans le sous-sol de la psyché sociale. »

Il y a la psyché sociale, il y a la psyché individuelle.

Me faisant aujourd'hui le lecteur de ma propre vie avec les livres, puisque la circonstance m'y invite, je comprends pourquoi j'ai toujours été attiré par l'essai, l'essai littéraire plus particulièrement. C'est là que se trouverait de façon privilégiée « l'âme littéraire », selon une expression d'Étienne Beaulieu qui signait avec cet ouvrage un livre qui a été déterminant pour moi. Il y aurait pour moi aussi une réalité que formeraient les croyances, fragments de croyances, images et concepts que ma propre histoire aurait déposé dans le sous-sol de ma psyché. C'est dans ce sous-sol que je serais non seulement à la recherche de l'âme littéraire, mais de la mienne propre, puisque c'est là que s'énonceraient le mieux mes raisons de vivre et d'aimer la vie avec les livres et avec ceux et celles qui les écrivent.

Certains moments me sont revenus à la mémoire pendant que je préparais ces quelques mots pour vous. Ce sont de véritables leçons de choses qui me rappellent l'homme de langage que je suis devenu et qu'il m'a fallu apprendre à devenir en s'essayant avec la poésie, l'essai, l'entretien et en me tenant, comme un homme de l'ombre, un peu en retrait pour mieux m'imprégner de ce qui se donnait à comprendre.

Je pense à ma fille Geneviève plus si petite que ça, alors qu'elle avait peut-être 10 ans, et qui découvre sur mon bureau le poème « Clair de lune intellectuel » de Nelligan, qu'elle trouve très beau, qu'elle voudra apprendre par cœur, qui lui servira de comptines plusieurs soirs à l'heure du coucher. Chaque soir, avant d'aller dormir, elle lira « Le Vaisseau d'or », me le fera comprendre avec ses mots et ses références d'enfant, bien mieux que plusieurs de mes étudiants du Cégep, avant d'arriver au poème du départ « Clair de lune intellectuel ». Suivront un peu à la même époque « Le dormeur du val », puis tant d'histoires, dont *La belle bête* (Marie-Claire Blais, 1959) ou les *Mille et une nuits* et beaucoup de romans que j'adaptais pour son monde d'enfant. Nous étions tous les deux, dans un espace de tendresse et de recueillement, en bons veilleurs, tout juste avant la nuit. Nous habitions tous les deux une profondeur couverte de mots et d'infinis. Nous nous disions : « Ma pensée est couleur de lumières lointaines / Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs / Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs / D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes. »

Je pense aussi à ma petite-fille, plus si petite que ça, au prénom prédestiné, Maxime, au moment où elle apprenait à devenir cette jeune femme de langage qu'elle est devenue.

Un jour, alors qu'elle avait peut-être trois ans, et que je voulais lui faire la surprise de ma venue, je m'étais présenté dans son parc de jeu qui bordait l'appartement où elle vivait avec sa mère à Québec. Son ami Ludovic était présent. Quand elle m'a aperçu, elle est devenue folle de joie, ne savait plus comment me présenter à son petit copain. Les mots se bouscullaient dans sa bouche. Elle disait : « C'est mon pépé, c'est mon papou, c'est mon papi, c'est mon grand-papa ». Et elle est venue me prendre par le cou. Quel accueil! Les

mots qui s'embrouillaient, formant une espèce de magma informe, plein de fougue et d'enthousiasme, semblable au chaos primordial, ne pouvait déboucher que sur un geste d'amour, métaphore de tout geste créateur. Et déjà elle donnait à penser que les mots d'affection pouvaient avoir des variables et se rêver au bout de toutes nos phrases dites, entendues ou lues.

Une autre fois, alors qu'elle avait sans doute au moins six ans, et qu'elle apprenait à lire, elle effectuait ses exercices, très patiemment et très méticuleusement. Ils se déroulaient toujours de la même façon. Elle disait, par exemple, « tomate » en prononçant bien distinctement les syllabes avant de reconnaître la réalité à laquelle elle renvoyait. Je la revois dire « to / ma / te » et s'exclamer : « Ah! C'est tomate. » Je l'entends dire encore « Au / jour / d'hui » et s'étonner de reconnaître le mot « aujourd'hui ». Elle répétait l'exercice avec les mots « éléphant » ou « concombre ». Il y a au bout du mot, au bout de la phrase entendue, lue, reconnue un émerveillement après les turbulences qui se sont emparées de la gorge, du souffle et de la voix.

Ma toute petite plus si petite que ça me donnait une grande leçon de beauté. C'était pour elle, et pour moi qui s'émerveillais de la voir s'exécuter ainsi dans la joie de l'émerveillement une façon de vivre les liens entre les mots et les choses. Une façon de voir comment aller vers les phénomènes qui nous sont inconnus pouvaient devenir élan de vie.

« Il faudrait pouvoir tout dire », avait écrit un jour Victor-Lévy Beaulieu. Je reprends : « Il faudrait pouvoir tout lire ». Tout lire, me dis-je depuis toujours. Tout lire, tout savoir, tout comprendre. « Le monde est un appel et une promesse, écrivait Pascal Bruckner dans *Un Bon fils* (Grasset, 2014) : il y a partout, précisait-il, des êtres remarquables, des chefs-d'œuvre à découvrir. Il y a trop à désirer, trop à apprendre et beaucoup de pages à écrire. Tant qu'on crée, tant qu'on aime, on demeure vivant... »

Ces mots, je n'avais pas besoin de les lire chez Pascal Bruckner, je les ai toujours faits miens. J'ai toujours cherché à saisir le monde dans lequel je vivais, qui me dépasse et m'échappe, qui souvent me désespère. Et je n'ai pas fini de chercher en lisant et en écrivant. Et en tenant aux entretiens avec des écrivains et des écrivaines qui me paraissent déterminants.

Je voulais tout savoir, surtout des raisons d'aimer, même ce qui à prime abord pouvait ne pas l'être.

S'émerveiller est un art et une chance. Dans le mot émerveiller, on peut entendre « veille », « éveille » et « mer » ou « mère ». Écrire, lire, étudier pour apprendre le monde, c'est un art qui met en éveil, qui fait de soi un veilleur à partir d'une origine qui nous précède, qui pourrait se confondre avec la nuit des temps et qui nous mène vers la mer, l'océan, c'est-à-dire vers l'infini, l'inconnu, l'immensité, et qui nous concerne.

Le geste de s'émerveiller est un geste d'ouverture à l'autre, au monde et au langage. Celui d'admirer nous tire vers le haut : j'aime l'imaginer comme une disposition non seulement mentale, spirituelle et affective, mais également une disposition physique. Quand on est en admiration, on se surprend à voir son corps se dresser ou plus justement se redresser : le corps est bien droit, la tête se lève, on se sent aspiré vers ce qui nous dépasse. Se redresser, se tenir droit, garder la tête haute : on connaît la puissance de suggestion de ces postures auxquelles on pourrait associer une autre expression : se tenir debout, résister donc, affirmer une dynamique combattive prête à s'opposer à ce qui veut nier sa volonté d'être, d'être beaucoup et d'être tout entier. Derrière cette posture, on devine sans peine une philosophie d'être, une éthique même d'exister, en tout cas une impulsion fondamentale, une force orientante, une charge d'énergie qui dit un éveil de la sensibilité à ce qui élève et agrandit. On devine surtout une volonté d'exister et d'exister tout entier imprégnée de la puissance irradiante et enthousiasmante qui s'est manifestée devant soi dans toute sa splendeur.

« Pour vivre il faut correspondre », écrivait Sylvain Trudel dans *Le Souffle de l'Harmattan* (Stanké, 1987). Pour exister vraiment, il faut que les êtres et les choses soient reliées. Pour être au monde, il faut échanger avec ce qui n'est pas soi et qui est absent. Pour se sentir une partie intégrante, il faut pouvoir, comme dans la correspondance, comme dans la lecture, comme dans tous nos apprentissages, comme dans les lettres que l'on échange, ou que l'on échangeait – la correspondance est un art presque disparu – avec quelqu'un d'absent, mais très présent pour soi et en soi.

Correspondre c'est voyager. Les livres, les mots, les rencontres nous font voyager. Tout livre, tout mot, toute rencontre est une « invitation au voyage ». Les métaphores aussi. Quand on est en Grèce, on se surprend à lire *μεταφορά* (metaphora) sur les camions de transport. Pour se déplacer d'un lieu à un autre, on prend une métaphore. On déplace des marchandises comme on déplace du sens. Certains se méfient de la métaphore, avec raison : j'y tiens. C'est elle qui nous fait entrer dans la chair des mots et du monde et nous met en contact avec ce qui existe là-bas, au-dessus, en-dessous, ailleurs. En nous et hors de nous, il y a des préférences intérieures, des centres de gravités, d'intimes aspirations, de l'invisible, de l'indéfini. Bachelard, mon vieux maître, ce grand amoureux des mots et de la poésie, disait des images qu'elles ne sont pas tant ce qu'elles sont que ce qu'elles deviennent. C'est bien avec lui que j'ai appris qu'il y a de l'intelligence dans ce contact

premier que l'on peut avoir avec le monde, que c'est dans l'imagination avec l'intelligence qui vient d'elle et les mots qu'elle génère que le langage « construit sa propre surprise et se prend au jeu de ses questions ».

Celles qui participent à mes ateliers d'écriture en poésie le savent bien : quand on écrit, surtout quand on est prêt à se risquer avec l'écriture poétique, le monde vient cogner, le je et le jeu s'exercent pour le choc, l'éblouissement, le tremblement d'exister, les brouhahas de l'âme.

Le monde n'est jamais aussi sensible, charnel, que lorsqu'il se met en image. Et lire, comprendre pour moi ce sera toujours tenter de saisir cette puissance d'imaginer que supporte un projet d'écriture et d'existence de l'intérieur d'une œuvre.

J'aime ce qu'en dit Hector Bianciotti dans *Le Traité des saisons*. On peut lire : « Il est possible que nous portions en nous, occultes, enterrées, certaines métaphores primordiales et que toute quête verbale n'ait d'autre but que de déchiffrer ces images antérieures, failles dans l'obscurité insondable, astres morts de nos intimes cosmogonies dont la lumière illusoire n'est que le souvenir confus de la lumière – d'une autre lumière. »

J'ai voulu étudier et j'ai voulu enseigner. J'ai voulu comprendre. Et j'ai beaucoup lu : Bachelard, Éliade, Freud, Kristeva, Lipovetsky, Scarpetta, Octavio Paz, Jean-Pierre Vernant, Sophocle, Hésiode, Homère, Shakespeare, Hélène Ouvrard, Pascal Quignard, Andreï Makine, Stefan Zweig, Marguerites Duras, Nicole Brossard, Mathieu Riboulet, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Victor-Lévy Beaulieu et tant d'autres...

Les religieuses qui m'enseignaient à la petite école me semblaient appartenir à un monde à part. Je comprenais, mais est-ce que je comprenais vraiment? je comprenais d'instinct me dis-je aujourd'hui, que c'était en étudiant et en allant le plus loin possible dans mes études que je pourrais sortir de chez moi et agrandir mon univers que je jugeais trop restreint, trop silencieux surtout. Me fallait-il devenir un « espion de Dieu », selon une belle formule d'André Roy prise chez Shakespeare? expression que Sœur Angèle de l'Assomption ou Claire du Divin Cœur n'auraient pas appréciée. L'immense poète avait bien raison d'écrire : « Je rappelle que Dieu a déjà existé, mais qu'Il a depuis quelque temps disparu / s'étant peu préoccupé de nous ». J'ai toujours aimé cette façon de dire. Le Dieu de la famille avait beaucoup à faire et n'avait pas le temps de s'occuper de nous. Il fallait trouver d'autres moyens de prendre de cette ferveur de vivre et de notre grande capacité d'aimer qui restaient inemployées.

Les dieux de mon enfance, ne répondant pas aux questions ou n'y répondant surtout pas de façon crédible, malgré la bonté de leurs gestes simples, la force de leur caractère et leur énergie de bâtisseurs, je devais chercher ailleurs. Je ne connaissais pas le monde et je voulais découvrir le monde, il m'a fallu attendre. On ne me le montrait pas, j'allais devoir le découvrir par moi-même. Je sentais bien qu'il y avait au-delà des limites connues de mon coin d'horizon un univers qui m'était inaccessible, même interdit, et qui ne pourrait que m'apporter ce à quoi j'aspirais sans savoir exactement ce que je cherchais. En arrière de la maison de mon enfance, il y avait une immense forêt. Et il y avait ce qu'on aimait appeler affectueusement, mes amis et moi, notre petit ruisseau. C'est là que nous connaissions « la joie de jouer » et « le paradis des libertés » (Saint-Denys Garneau) à l'abri du regard des parents. C'est là, osai-je croire aujourd'hui, que sans m'en apercevoir j'allais vivre mes premiers moments de poésie et pressentir le cadre dans lequel j'allais fonder la suite de mon existence. Nous nous bâtissions, mes amis et moi, en marge, à côté, loin d'eux un espace à nous. Du ruisseau, j'allais bientôt rejoindre la rivière puis l'océan. Et enfin l'océan des mots, « la forêt des signes », selon une belle formule de France Théoret.

Je m'arrête, j'étais en train d'oublier que je suis un homme de l'ombre, pas toujours sans doute, avec toujours dans l'âme une veilleuse, un ruisseau, cet « irréel intact dans un réel dévasté » évoqué par René Char et ces leçons de choses que de jeunes femmes m'ont données.

« L'art de sauter au-delà de soi-même est partout l'acte le plus haut, écrivait Nietzsche. Il est le point d'origine de la vie, la genèse de la vie. » Je retiens de lui aussi ce qu'il disait de Montaigne. « Du fait qu'un tel homme a écrit le plaisir sur cette terre a été augmenté ».

Chaque écrivaine ou écrivain que je rencontre dans l'entretien, chaque livre que je lis ou que j'écris qui me surprend avec ses questions et ses mises en scène me donnent à penser autrement le monde et augmentent mon plaisir sur terre. Et je ne veux pas que ça s'arrête. À l'ombre, je suis bien chez moi, le monde y est si vaste.

Gérald Gaudet